

Comédien, metteur en scène et traducteur, Olivier Werner explore plusieurs disciplines et talents tout en se consacrant, depuis 2012, à sa propre compagnie Forage. Formé dans plusieurs écoles nationales d'art dramatique, l'École nationale supérieure des Arts et Techniques du théâtre-ENSATT (Lyon) et l'École du Théâtre National de Strasbourg-TNS, il poursuit sa formation à l'étranger par le biais de l'Institut nomade de jeunes metteurs en scène, à Saint-Petersbourg auprès de Lev Dodine. Olivier Werner découvre la mise en scène en s'initiant auprès de Claude Régy, Philippe Adrien et Dominique Boissel, et est interprète sous la direction de Jean-Marie Villégier (*Les Innocents coupables*, *La Magie sans magie*, *Antigone*, *Phèdre*), Lluis Pasqual (*Les Estivants*), Claudia Morin (*Electre*), Adel Hakim (*Quoi l'amour*, *La toison d'or*), Philippe Poulain (*L'album de l'oiseau qui parlait*, spectacle musical). En 1996, il fonde sa première compagnie de théâtre, l'Anneau, avec laquelle il monte plusieurs pièces, dont *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck, *Les Revenants* d'Henrik Ibsen, *Les Perses* d'Eschyle, *Les Hommes dégringolés* de Christophe Huysman (création collective avec l'acteur Vincent Dissez pour le Festival d'Avignon en 2001). Par ailleurs, il prête sa voix à des fictions radiophoniques, des documentaires, joue dans des téléfilms et courts-métrages. Avec sa propre structure indépendante, Forage, il signe en 2012, *After the end*, adaptation aussi poignante qu'intelligente de la pièce de Dennis Kelly. En 2014, avec *La Pensée*, adaptée de la pièce de Leonid Andreïev, il nous convie à un monologue des plus surprenants, contant la descente aux enfers dans les arcanes psychiques et les mots d'un assassin.

Prochainement au T4S

TEM-PO | du 2 au 15 mai

JEUDI 3 & LE NOUVEAU MONDE \ THÉÂTRE & CIRQUE
VENDREDI 4 MAI À 20H15 Gilles Cailleau
Spectacle sous chapiteau Cie Attention Fragile
MARDI 15 MAI À 20H15 BLOCKBUSTER \ CINÉ - MUSIQUE
Collectif Mensuel



La Pensée

Leonid Andreïev
Olivier Werner



ville de gradignan



Conversation avec Olivier Werner

Jeremy Tristan Gavras : Dans *La Pensée*, vous êtes seul sur scène à endosser le rôle du docteur Kerzencev, criminel qui simule la folie pour tuer et qui, finalement, malgré la maîtrise de ses facultés mentales, vient à douter d'être vraiment fou. Comment avez-vous étudié et pensé la représentation scénique d'un tel personnage ?

Olivier Werner : J'avais envie depuis longtemps de monter un spectacle autour d'un monologue. Je connaissais cette nouvelle de Leonid Andreïev depuis une vingtaine d'années et m'étais souvent dit que ce texte pourrait faire l'objet d'une création scénique ; tout d'abord parce qu'il donnait la possibilité d'un seul en scène qui puisse durer. En effet, au théâtre, un monologue dure généralement trois quarts d'heure ou maximum une heure. Avec *La Pensée*, il s'agissait d'un monologue d'une heure et demie. Et puis il y a l'épuisement mental du personnage : certaines paroles que le personnage prononce malgré lui, par épuisement de sa propre parole. Pour l'interprète, c'est aussi un épuisement : un vrai défi d'emmagasiner autant de paroles, d'engranger et mémoriser tout ce texte. Au début, cela a été extrêmement long, même laborieux. Les premières répétitions consistaient à pouvoir déclamer et réciter un feuillet, puis un deuxième, un troisième et enfin tout reprendre. Lorsque vous récitez ainsi inlassablement à voix haute, seul, il arrive un moment assez troublant où l'écho de votre propre voix déstabilise, embrouille... La résonance de ce que vous venez de dire sur la longueur – puisque vous êtes seul à parler pendant parfois plus d'une heure – perturbe l'accès à la mémoire et donc aux autres bouts de texte que vous devez également réciter. En ce qui concerne le personnage, j'avais déjà interprété des rôles de personnes "borderline", à la frontière de la haine et de la folie. Cela m'a toujours beaucoup intéressé d'interpréter des hypersensibles, des désaxés, des hystériques. En l'occurrence ici, c'est un personnage extrêmement intelligent, qui réfléchit beaucoup trop vite, dans une hyperactivité mentale. Seulement, comme beaucoup de personnes proches de la folie, cette hyper-intelligence révèle des vides intérieurs, des carences émotionnelles et mentales. On écoute ces sensibilités et celles-ci apparaissent brillantes, mais arrive le moment où est dit quelque chose qui n'a plus de sens sans même qu'on ne puisse s'en rendre compte. C'est un moment de rupture, de transition vers l'incompréhension, la folie, la perte de contrôle.

Pour cette mise en scène, vous avez fait de nouveau traduire le texte original d'Andreïev...

J'ai retravaillé la traduction du texte avec un ami, Galina Mitchkovitch, pour me rapprocher de quelque chose de plus oral. J'ai travaillé en passant à la loupe le texte, mot à mot, pour trouver un phrasé qui corresponde au travail que je souhaitais faire. J'ai travaillé essentiellement sur la *physicalité* de cette langue. Nous avons trop tendance à franciser les textes étrangers, à chercher des niveaux de langage,

des variantes de vocabulaire. Le français est une langue très mentale. Le russe n'a pas le même nombre de mots, il est plus organique. J'avais donc besoin de trouver un tempo de paroles, d'entretenir un rapport très physique à cette langue, précisément parce que j'allais prendre la parole longtemps.

L'œuvre d'Andreïev est le miroir des tourments de l'homme, des désespoirs, de l'exclusion et des afflictions de son siècle. Déjà dans *L'Abîme*, Andreïev aborde le viol et la figure de l'assassin, qu'il reprendra dans sa nouvelle, plus connue : *Dans le brouillard*. Qu'est-ce qui vous a attiré dans l'écriture de cet auteur ? Pourquoi avoir choisi *La Pensée* ?

À travers ce texte, il s'agissait pour moi de revenir à la question de l'enfermement, mais cette fois-ci cérébral. J'avais déjà abordé le sujet de l'enfermement, d'un point de vue plus concret, tenant du fait divers, avec la mise en scène d'*After the end*, une pièce de Dennis Kelly. Un jeune homme fait croire à son amie qu'un attentat terroriste a tout détruit, il la cache dans son abri atomique au sous-sol comme s'il voulait la préserver, jusqu'à ce qu'elle se rende compte que c'est une sorte de séquestration qui ne porte pas son nom. Dans *La Pensée*, l'enfermement est psychique, mental et cérébral. C'est également une manière d'aborder la question de la folie chez tout le monde. Pendant une heure et demie, nous pouvons à la fois écouter quelqu'un, le comprendre parfaitement, mais ne jamais réellement percevoir ce moment de bascule, entre raison et folie. On écoute puis, d'un coup, on se rend compte qu'on essaie de comprendre un individu qui n'a plus sa raison, sans avoir pour autant repéré le moment de bascule ! Ce qui m'intéressait était de faire en sorte que le spectateur suive totalement le parcours mental de cet homme atteint d'une forme de schizophrénie. Qu'est-ce qui fait qu'on peut comprendre une personne atteinte de cette pathologie, alors que son acte est irrecevable, impardonnable ? Qu'en est-il de notre propre raison alors que nous comprenons cette personne et le processus qui l'a amené à tuer ?

Comment parvenez-vous à jouer avec le spectateur sur cet instant précis ? À le placer quasiment au cœur des tourments du personnage ?

Il s'agit d'une histoire écrite à la première personne. Un homme se prête à un drôle d'exercice. Il a tué son meilleur ami, ne s'en cache pas et nous comprenons qu'il est provisoirement incarcéré en attente de jugement. Comme il est lui-même médecin, il a la prétention de s'auto-diagnostiquer devant ses pairs. Dans la nouvelle d'Andreïev, l'homme s'adresse en effet à ses collègues, aux experts médicaux qui sont chargés de statuer sur son sort juridique : savoir, lorsqu'il a tué, s'il avait toute sa raison ou s'il s'agissait d'un dérèglement mental. Dans la nouvelle, l'homme s'adresse à eux par écrit. Je trouvais cela intéressant de transformer ces moments en une sorte de conférence d'auto-diagnostic : mettre en scène un homme qui raconte ce qui a précédé son acte, le moment du meurtre et ce qui s'en est suivi. Ce faisant, alors qu'il verbalise ce qui lui est arrivé et prétend avoir maîtrisé l'intégralité du processus de l'assassinat, il tombe nez à nez et à son insu sur sa propre folie. On écoute la parole d'un homme qui perd la raison en cours de route, parce que la parole est plus forte que lui, que la pensée ne se laisse pas enfermer dans le langage et que le langage est fait d'approximations, de lapsus... Tout cela place le public dans une drôle de position. Je n'ai pas été jusqu'à mettre des blouses de médecine dans la salle, mais c'est un peu le principe. Je m'adresse aux spectateurs comme s'ils étaient membres de ce groupe d'experts médicaux. La salle est d'ailleurs légèrement éclairée pour que je puisse voir les spectateurs...

Propos recueillis par Jeremy Tristan Gavras, mai 2018

Conception & interprétation
Olivier Werner

Traduction
Galina Michkovitch
Olivier Werner

Collaboration artistique
Urszula Mikos

Scénographie
Jean Crouzet

Régie
Mali Van Valenberg